

Séquences

J'ai toujours rêvé d'aimer le cinéma québécois...

Richard Martineau

Le cinéma au Québec
Numéro 120, avril 1985

URI : id.erudit.org/iderudit/50859ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martineau, R. (1985). J'ai toujours rêvé d'aimer le cinéma québécois.... *Séquences*, (120), 77-78.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

J'ai toujours rêvé d'aimer le cinéma québécois...

*Mon père était un chercheur d'or;
Le malheur, c'est qu'il en a trouvé.*
Jacques Brel

Il n'y a qu'une question qui importe véritablement lorsqu'on projette d'analyser un cinéma national: est-il ou non le reflet de la réalité sociale du pays? Car s'il ne réussit pas à saisir son peuple et sa culture, sa situation économique et ses modes de pensée politique, on ne peut le considérer comme un cinéma digne de la société qui lui a donné naissance. Il ne serait plus qu'un cinéma périmé, dépassé, un cinéma-appendice qu'il faudrait guérir avant qu'il n'infecte d'autres domaines de la culture. Pour parodier Woody Allen, disons qu'un cinéma national est comme un requin: il doit toujours avancer; s'il s'arrête, il meurt.

Qu'en est-il donc de notre cinéma? Peut-on affirmer qu'il reflète notre réalité d'aujourd'hui? Ou plutôt, de quelle réalité se veut-il l'image, étant donné qu'il est toujours l'image de quelque chose?

La Politique de l'autruche

Depuis déjà trop longtemps, nos cinéastes, sous prétexte de donner à notre cinéma ses lettres de noblesse et une diffusion internationale, se jettent dans l'adaptation de romans historiques: *Les Plouffe*, *Le Crime d'Ovide Plouffe*, *Maria Chapdelaine*, *Bonheur d'occasion*, sans parler de ces autres reconstitutions que sont *J.A. Martin*, *photographe*, *Cordélia*, *L'Affaire Coffin*, *Les Années de rêves* et *La Dame en couleurs*. Souvent encouragés par une co-production télévisuelle qui assure au téléspectateur canadien sa dose de soutanes et de véhicules d'époque entre deux shoguns, deux Marco Polo ou deux colons australiens, si ce n'est deux nobles britanniques ou français (Dieu! que la télé raffole de ces mini-séries « prestigieuses, ambitieuses et dispendieuses »), ces longs métrages fuient carrément les années 80. Bien qu'un rusé a déjà lancé qu'un « film d'époque nous renseigne beaucoup plus

sur l'époque à laquelle il a été fait que sur celle qu'il est censé représenter », ce recours systématique à l'Histoire, plus qu'il ne commente métaphoriquement notre réalité, cache un profond malaise. Pourquoi ces contorsions qui obligent à regarder devant soi, en tournant le dos à sa destination, à marcher en reculant ou à se perdre dans des dédales de miroirs en tentant de tracer des parallèles parfois douteux entre hier et aujourd'hui?

Permettez-moi de rester sceptique devant ces affirmations souvent trop complaisantes qui font de ces chemins détournés des autoroutes destinées à faire circuler la vérité. Si on se tourne si souvent vers le passé, ce n'est ni pour commenter le féminisme contemporain, ni la présente crise économique, ni le cul-de-sac politique des années 80, mais bien afin de s'évader, de se perdre dans ces costumes et ces accessoires, à la recherche d'un profit, de jolies images, d'une bénédiction culturelle, bref, d'une cause. Le cinéma québécois, malheureusement, est tombé dans le même panneau que le cinéma australien et qu'un certain cinéma britannique. Nos films ressemblent de plus en plus à des albums de photos, des successions de vignettes mielleuses et fades, des cartes postales, des mises en images. La nostalgie n'est plus ce qu'elle était: elle est devenue un gagne-pain; elle ne soupire plus que le temps d'une paix: elle respire d'un souffle régulier. Elle est dorénavant le couvent qui nous retient captif, l'asile qui nous aliène, la folie qui nous guette, le mutisme qui nous baillonne, notre autisme, notre misère d'occasion, nos rêves qui avalent ces années que nous refusons d'affronter.

Je me souviens, n'ayez crainte. Le problème est que pour survivre, une mémoire doit d'abord se construire un présent. Sinon, elle se refuse tout avenir.

Des gens de parole

Si une grande partie de la fiction « officielle » se crève délibérément les yeux, qu'en est-il du documentaire? Caméra légère, micro portatif, équipe réduite, comment utilise-t-on ces méthodes de tournage pour lesquelles nous avons tant fait, et qui ont tant fait pour nous? Comment

a vieilli ce cinéma direct, ce cinéma de la parole, ce cinéma-témoin?

Mal. Très mal. Il prête l'oreille à tout ce qui parle, à tout ce qui bouge. Il est loin de cet âge d'or où, luttant à briser le silence de son peuple, il faisait littéralement l'Histoire. Il est à des murs du son de ce temps où il guidait le Canadien-Français qui se cherchait. Celui-ci, depuis lors, s'est trouvé: la québécoisité acquise, son langage reconnu, il ne cherche plus à se faire entendre: il demande qu'on l'écoute. Le cinéma-vérité n'est plus que l'ombre de lui-même, c'est le cinéma des vérités: la mienne, la tienne, la sienne. De la démarche collective, il est passé à la démarche individuelle, c'est-à-dire à n'importe quoi. Cinéma d'auto-psychanalyse, cinéma-confession, cinéma qui tourne à vide, qui frise l'obscénité, la promotion d'égos, l'apitoiement sur soi. La caméra-stylo tant saluée écrit maintenant des journaux intimes qu'on n'a même pas la pudeur de garder sous clé.

Voilà une vingtaine d'années, alors que la mode était à l'ethnologie, on aimait bien découvrir ces minorités culturelles qui peuplaient la planète. Mais voilà, le temps passe. Et on risque de croire que si notre peuple s'exprime, les individus qui le composent n'ont souvent pas grand chose à dire.

Je retrouve dans ces images le drame de ma génération: celui d'étudiants dont les cours de français étaient autant d'expérimentations destinées à former une génération libérée de ce complexe d'infériorité ancestral qui frappa tout Québécois. Et dont le résultat consternant fut de créer un flot de cobayes analphabètes, illettrés, dont le seul mérite est de n'éprouver aucune timidité à raconter leur fin de semaine de pêche devant la classe. Ce qui était au départ un programme de stimulation à la créativité s'est transformé en éloge de la paresse, de la bêtise et de l'ignorance. Laisse aller, c'est une valse.

Le confort et l'indifférence

Nomme-moi un film québécois et je te dirai ce qui, deux fois sur trois, le compose: enfance perturbée, folie, aliénation. Symboles d'un peuple complexé, schizophrène, claustrophobe, pessimiste, misérable, voué à l'extinction. Symboles de créateurs égocentriques, figés, fascinés devant leur propre imaginaire mais imperméables à la réalité qui les entoure. Symboles de stérilité, de vaine obstination, d'entêtement, de refus irrationnel, de fuite. Le tout, de préférence, arrosé d'alcool et flambé au cocktail-molotov qui, à la fin, enverra tout promener et sécurisera le scénariste qui ne savait pas comment terminer son récit.

Notre cinéma cherche à tout prix à réintégrer le sein maternel, cet *Aurore l'enfant martyre* d'un duplessisme dont il n'arrive pas à se débarrasser, cette grande noirceur dans laquelle il peut dormir sans être dérangé. Ce n'est pas, détrompez-vous, un cinéma qui condamne; mais bien un cinéma qui se complait, donc, qui regrette. Il pille si férocelement la tombe de cette époque qu'on dirait qu'il souhaite sa résurrection. Rappelez-vous: c'est à force de voir (l'absence de) Dieu partout que les athées sont devenus les plus grands croyants.

Tout le monde il est beau

Le passé, la parole, la folie. Trois greniers où l'on entrepose ses angoisses face à une réalité qu'on ne comprend pas, qui effraie, qui rebute. Une réalité, c'est-à-dire également ses fantasmes, ses rêves, ses cauchemars, ses amours, son esthétisme, son formalisme, qui ne sont pas détachés de sa facette concrète. Une réalité mouvante, qu'on rejette en jouant les laissés-pour-compte.

Les innovateurs d'hier sont les conservateurs d'aujourd'hui. Cette québécoisité qu'on s'est péniblement donnée puis qu'on a exportée à la sueur de ses espoirs, voilà qu'on veut la maintenir à tout prix même si elle ne correspond plus au Québec moderne. Les ethnies s'influencent, le folklore s'érode, l'âme nationaliste s'évapore. Nous sommes dans l'ère multi-sexuée, multidisciplinaire, multi-ethnique. La réaction, si elle s'intensifie, risque de passer d'un protectionnisme culturel légitime à une xénophobie ridicule. Qu'on veuille protéger ses acquis, soit; qu'on s'en gave, qu'on s'y noie et qu'on tente d'y ensevelir tout le monde est autre chose.

Qu'on ose dire tout bas ce qu'on pense tout haut relève aussi de la mauvaise foi. Qu'on applaudisse à tout rompre au moindre métrage de pellicule, qu'on se félicite constamment entre copains, qu'on profite de l'étroitesse d'un milieu afin d'enrayer les remises en question, qu'on taise les secrets de polichinelle connus de tous, qu'on se regarde le sourire aux lèvres, heureux dans ce royaume des aveugles où les borgnes sont fous, voilà autant d'attitudes qui étrangleront à plus ou moins long terme notre cinéma.

Il est néfaste de toujours se baigner dans la même eau et de respirer le même air. C'est pourquoi, de temps en temps, il fait bon d'ouvrir toutes grandes les portes pour aérer les producteurs, créateurs, distributeurs et institutions gouvernementales qui suffoquent. Même si, sur le coup, le vent est froid.

Richard Martineau